

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Lundi 1er Avril 1878. (N° 14)

HISTOIRE DE FRANCE

LES PREMIERS VALOIS

Étude historique.

(Suite et fin.)

Henri V, roi d'Angleterre, prince, ambitieux et entreprenant, suivit depuis longtemps d'un œil attentif les événements qui se passaient en France. Lorsqu'il jugea le royaume suffisamment affaibli par les luttes acharnées des factions, il passa le détroit et se jeta sur la Normandie à la tête d'une nombreuse armée. La ville d'Harfleur tomba en son pouvoir, mais une épidémie s'étant déclarée parmi ses troupes, il se vit obligé de retraiter vers Calais. Cependant l'invasion du territoire français avait réveillé le patriotisme de la nation : les partis oublièrent un instant leurs funestes querelles et unirent leurs forces contre l'ennemi commun. Une armée française quatre fois supérieure en nombre aux Anglais attaqua Henri V dans les plaines d'Azincourt. La bataille s'engagea avec fureur, mais, cette fois encore, la fortune trahit le courage des Français et une sanglante défaite vint ajouter son horreur aux maux qui accablaient le royaume. Comme à Crécy et à Poitiers, la bouillante impétuosité des guerriers français vint se briser contre l'héroïsme froid des archers anglais. Henri V, se trouvant dans l'impossibilité de profiter de sa victoire, retourna en Angleterre, laissant à la France le soin de continuer elle-même l'œuvre de sa désorganisation. Les Armagnacs et les Bourguignons reprurent aussitôt leurs querelles ; la haine poussa même le duc de Bourgogne jusqu'à s'allier avec les ennemis de sa patrie. Les Anglais reparurent en France et firent en peu de temps la conquête de la Normandie. A la vue de ce danger, il s'opéra un rapprochement entre les partis, mais cette trêve passagère

fut bientôt troublée par un nouveau crime : le duc de Bourgogne fut assassiné au pont de Montereau sous les yeux du Dauphin. Philippe le Bon, dans le dessein de se venger des meurtriers de son père, s'unit à la reine Isabeau contre le Dauphin. C'est alors que fut conclu avec l'Angleterre le honteux traité de Troyes qui proclamait Henri V héritier présomptif de la couronne de France. Deux ans après le monarque anglais descendit dans la tombe suivi de près par l'infortuné Charles VI.

Bien que le mot eût été dit, le Dauphin de son plus redoutable ennemi, la situation de la monarchie n'en était pas moins critique à l'avènement de Charles VII. Son autorité était à peine reconnue dans quelques provinces au midi de la Loire. Il semblait, du reste, se préoccuper fort peu du danger qui menaçait sa couronne : vivant dans la mollesse, dissipant son temps dans les plaisirs, il paraissait disposé à perdre gauchement son royaume. Déjà les Anglais victorieux étaient arrivés sous les murs d'Orléans et cette place, vivement pressée, allait tomber aux mains de l'ennemi. Le moment était suprême : le salut de la monarchie dépendait de la conservation de la ville d'Orléans, le dernier boulevard de la France. Les braves défenseurs de la cité fidèle avaient vu échouer tous leurs efforts et la cause nationale semblait désespérée, lorsque Dieu sauva la France par un miracle. Il choisit pour instrument de ses divines volontés une jeune paysanne sans instruction. Née de parents obscurs, Jeanne d'Arc n'avait jamais appris qu'à servir Dieu et à travailler dans le modeste intérieur de sa famille. Un jour le ciel lui révéla sa haute mission et lui intima l'ordre d'aller trouver le roi. Charles VII, convaincu par des signes manifestes de la vérité de cette mission surnaturelle, confia à l'héroïne le commandement d'un corps de troupes. Jeanne d'Arc attaqua les Anglais et les obligea, en peu de temps, à lever le siège d'Orléans. Son dévouement et sa bravoure ranimèrent tous les courages. Elle fit sacrer le roi à Reims

et, dès ce moment, les Anglais furent battus en toutes rencontres, tandis que les populations françaises entraient en foule sous l'obéissance royale. L'inique sentence qui condamna la *Pucelle d'Orléans* au supplice du feu ne put rétablir les affaires des Anglais : la victoire avait déserté leurs drapeaux et, quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent la rappeler. Charles VII leur porta un rude coup en détachant de leur alliance le duc de Bourgogne auquel, par le traité d'Arras, il fit d'importantes cessions de territoire. La fortune souriait au roi de France, son autorité croissait de jour en jour ; la mort du duc de Bedford et la reddition de Paris achevèrent de le rendre maître de la situation. Ce fut à cette époque que Charles VII, fatigué de voir les provinces désolées par une foule d'aventuriers et de soldats licenciés, organisa une milice permanente qui eut le double avantage de ramener la sécurité dans le royaume et de mettre la royauté à l'abri des prétentions féodales. Les seigneurs, irrités de cette mesure qui les réduisait à l'impuissance, organisèrent une ligue de résistance, connue sous le nom de *Pruguerie*. Cette révolte, dans laquelle était entré le dauphin Louis, fut énergiquement réprimée.

Cependant la guerre continuait toujours contre les Anglais. Charles VII avait retrouvé le courage et la valeur des princes de sa race et s'illustrait par de brillantes victoires. Vaillamment secondé par le duc de Richemont et par Dunois, il acheva de reconquérir son royaume. La guerre de cent ans, marquée par tant de dévastations pour la France, se termina à la glorieuse journée de Castillon ; les Anglais, si souvent vainqueurs pendant cette longue et sanglante période, ne conservèrent sur le continent que la seule ville de Calais. C'est avec justice que Charles VII, en égard aux grandes conséquences de son règne, a été inscrit au nombre des plus grands rois de France. Victorieux de tous ses ennemis, il administra le royaume avec sagesse et fit goûter à ses sujets une paix dont ils ignoraient depuis longtemps les douceurs. L'histoire reproche à ce prince la légèreté de ses mœurs et son immixtion dans les affaires ecclésiastiques par la promulgation de la *Pragmatique-Sanction*, qui contenait des doctrines contraires à l'autorité du Saint-Siège.

La France avait retrouvé son ancien prestige, elle formait un royaume compact et uni lorsque Louis XI monta sur le trône. Habile, ambitieux et rusé, ce prince n'eut, pendant tout son règne, qu'un but : achever la ruine de la féodalité. Décidé à n'initier personne aux secrets de sa politique astucieuse, il s'entourait d'hommes obscurs dont il faisait les instruments dociles de ses volontés. Après les troubles occasionnés par la *Ligue du Bien public*, où Louis XI s'était vu forcé de faire de larges concessions aux seigneurs révoltés, il commença contre Charles le Téméraire cette lutte

opiniâtre qui se termina par la chute de la maison de Bourgogne, dont la formidable puissance causait les plus vives inquiétudes au roi de France. Délivré de son rival, qu'une ambition effrénée avait poussé dans les entreprises les plus hasardeuses, il réunit au domaine royal l'Anjou, le Maine et la Provence et se réserva la possession de l'Artois et de la Franche-Comté. Les historiens ont porté sur Louis XI les jugements les plus divers, ils sont unanimes toutefois à reconnaître que le règne de ce prince fut utile à la France : il créa l'administration, favorisa le développement de l'industrie, établit le service des postes, fit exécuter de grands travaux publics et laissa, à sa mort, le royaume prospère à l'intérieur, et redouté par les puissances étrangères. On reproche avec raison à Louis XI les menées tortueuses de sa politique qui ne fut pas toujours exempte de perfidie et de cruauté. Ses sentiments religieux étaient sincères, quoiqu'il tût une confiance exagérée dans certaines pratiques superstitieuses. Il donna une preuve de son attachement à l'Église en annulant, dès le début de son règne et malgré l'opposition du parlement ainsi que d'une partie du clergé, la Pragmatique-Sanction de Charles VII, et en arrêtant ainsi la propagation des doctrines gallicanes.

Louis XI laissa la couronne à son fils Charles VIII à peine âgé de treize ans. Prévoyant les difficultés que pouvait susciter l'ambition du duc d'Orléans, le roi, avant de mourir, avait chargé Anne de Beaujeu, sa fille, de veiller au gouvernement de l'État. Cette princesse s'acquitta avec habileté de sa mission et obligea les seigneurs à reconnaître son autorité. Charles VIII, parvenu à sa vingtième année, épousa l'héritière de Bretagne, Anne, dont la main avait été promise à Maximilien d'Autriche. Celui-ci, irrité de cet affront, s'allia avec l'Angleterre et l'Espagne ; la France se vit ainsi attaquée de trois côtés à la fois. Le roi eut recours aux négociations et désarma ses ennemis en leur accordant tout ce qu'ils réclamaient. Il avait hâte, du reste, de voir la paix rétablie, afin de pouvoir donner libre cours aux rêves de son imagination chevaleresque. Il avait conçu le projet de conquérir l'Italie et de faire flotter ses étendards sur les minarets de Constantinople. Sa campagne dans la péninsule ressembla à une marche triomphale ; il ne s'arrêta qu'à Naples. Ayant appris que les princes d'Italie, revenus de leur surprise, songeaient à cerner son armée, il reprit sa course vers le Nord, battit l'armée confédérée à Fornoue et rentra en France à la suite de cette stérile victoire. À peine avait-il repassé les Alpes qu'il apprit la perte du royaume de Naples ; où Ferdinand II venait de rentrer en vainqueur. Il ne restait plus rien de cette équipée militaire dont les détails semblent tenir du merveilleux. Le roi songea d'abord à entreprendre une nouvelle expédition, mais il semblait avoir abandonné ce projet

lorsque la mort le surprit au château d'Amboise, le 7 avril 1498. Charles VIII fut le dernier roi de la branche directe des Valois.

MATHIAS TELLIER — *Rhétorique.*

PIE IX (1)

Euge, serve bone et fidelis !

J'ai vu les cieux ouverts ; sous leurs vastes portiques
Les anges se pressaient en bataillons mystiques
Des palmes à la main ;
Avec leurs rameaux verts et leurs habits de neige
On les voyait rangés en lumineux cortège
Aux deux bords du chemin.

L'Hosanna, frémissant sur leurs lèvres sacrées,
Emplissait tout au loin de notes inspirées
L'azur silencieux,
Et les mondes, au bruit de ces accents de fête,
Se demandaient tout bas : Quel est donc le prophète
Qu'on attend dans les cieux ?

+

J'ai vu la triste terre, à mes pieds étendue.....
Elle pleurait, aux bras de la Nuit éperdue
Sur le fils qu'elle aimait.....
Un sourd gémissement sortait de ses ténèbres,
Et les flots redisaient les murmures funèbres
De la voix de Rama.
Et ses enfants, debout sur les sommets arides,
Avec de grands sanglots tendaient leurs bras avides
Au séjour des élus,
Comme pour rappeler une image chérie
Qui, regagnant enfin l'éternelle patrie,
Ne les écoutait plus.

+

Ah ! ce doux voyageur, ce pèlerin sublime,
Cet hôte qu'on attend dans la sainte Solime
Aux pieds de l'Éternel,
Et qui, pendant qu'il passe auguste et solitaire,
Fait lever de respect les puissants sur la terre
Et les anges au Ciel ;
Ah ! pourquoi le nommer, quand tout redit sa gloire ?
Les siècles ont crié ton nom à la mémoire,
Pie IX, Pontife et Roi !
Et le méchant lui-même, en sa haine farouche,
Forcé par l'Esprit-Saint qui desserrait sa bouche,
A crié : Gloire à toi !

+

Parvenu sur le seuil de la céleste enceinte,
Il s'arrêta, le cœur plein d'une extase sainte,
En te voyant soudain
Briller devant ses yeux, ô Beauté souveraine
Qui trônés dans ta gloire immuable et sercino
Au milieu de l'Eden.

L'aurore a ses rougeurs, le matin sa lumière,
Le soleil à midi secoue une crinière
De rayons glorieux,
Et le ciel infini, tout palpitant d'étoiles,
Sur le front de la nuit jette à travers ses voiles
Un jour mystérieux.

Mais que sont tous ces feux de notre sphère obscure
Près de cet océan de splendeur haute et pure
Qui coule au paradis,
Près de ce jour sublime, incomparable, immense,
Qui jamais ne finit et sans fin recommence
Ses cercles agrandis ?

Ils sont, comme aux regards du laboureur qui passe,
Ces nuages dorés qui flottent dans l'espace
Quand le jour a décliné.....
De loin, et dans la nuit, la terre qui soupire
Salue encore en eux le suprême sourire
Du soleil disparu.

O Soleil de justice en qui le cœur espère !
O Rayon incréé, Verbe, ô Splendeur du Père,
Pain vivant des mortels !
L'âme, à te contempler, s'embrase et se consume,
Comme un suave encens que le diacre allume
Au pied des saints autels.

+

Il voulut, se mêlant aux Élus de son Maître,
Comme un humble étranger se perdre et disparaître
Dans leurs rangs confondus,
Et redire avec eux, à Celui que tout nomme,
Ces accents glorieux que l'oreille de l'homme
N'a jamais entendus.

Ainsi, dans un jardin, quand, repliant ses ailes,
Un essaim roucoulant de blanches tourterelles
Picore dans les fleurs,
Qu'il en arrive une autre, elle trouve sa place,
Et bientôt, dans leurs jeux, l'œil a perdu sa trace
Au milieu de ses sœurs.

Mais l'éclat radieux qui brille sur sa tête
Le trahit aussitôt à la foule muette
Des bienheureux surpris.....
Ils tombent à ses pieds..... leurs cohortes de flammes
Semblent autour de lui couvrir d'un tapis d'âmes
Les célestes parvis.

A leurs yeux rayonnants, où la tendresse éclate,
Il les a reconnus, et son cœur se dilate
D'amour et de bonheur —
Ce sont les chers agneaux qu'à travers tant d'orages
Il a pendant trente ans guidés aux pâturages
Dans les champs du Seigneur.

Il frémit éperdu de terreur et de joie,
En voyant tout au loin dans l'azur où se noie
Son regard paternel,
Ces légions sans fin d'âmes transfigurées
Dont il a parfumé les demeures sacrées
Et peuplé tout le Ciel.

Tel jadis au Conclave, au milieu de vos frères,
Quand, parmi tant de vœux et de désirs contraires,
D'une tremblante voix
Vous lûtes dix-sept fois votre nom sur ces pages
Où l'Esprit-Saint, guidant la volonté des sages,
Avait dicté son choix,

(1) Nous sommes heureux de communiquer à nos abonnés cette peinture littéraire que nous devons à l'obligeance d'un ami.

Vous pleurâtes, Saint-Père, et vos mains frémissantes
Lâchèrent les billets, et des larmes cuisantes
Obscurcirent vos yeux.....
Tel alors on vous vit, humble et n'osant y croire,
Pâlir épouvanté de votre propre gloire
Dans la splendeur des cieus.

Mais déjà votre nom, sur les harpes des anges,
Vibrant dans le concert des divines louanges
En accents si divins
Que tous les bienheureux de l'immense Empyrée
Se levèrent alors, mêlant leur voix sacrée
Au chœur des séraphins.

Gloire à lui ! s'écriait le peuple entier des justes.
Gloire à lui ! redisaient les confesseurs augustes
Et les profonds docteurs.
Gloire ! disaient encore les lévites.
Gloire ! disaient les voix lointaines des ermites
Épars sur les hauteurs.

Gloire à lui ! répétaient, en agitant leurs palmes,
Les martyrs, fleurs de sang aux yeux sereins et calmes
Comme l'aube du jour.
Gloire à lui ! redisait l'essaim des blanches vierges,
Dont les cœurs devant Dieu brûlent comme des cierges
Et se fondent d'amour.

Ainsi les cieus chantaient la bienvenue. — A l'heure
Où le peuple chrétien gémit encore et pleure
Dans la nuit du dehors,
L'Eglise triomphante arrive tout entière
Au devant du Pasteur qui, vêtu de lumière,
Vient du pays des morts.

+

Il est, au paradis, un trône que les anges
Bordent incessamment de leurs saintes phalanges
Avec les bienheureux ;
Un trône sans pareil que les ailes du Verbe,
En s'étendant sur lui, protègent d'une gerbe
De rayons amoureux.

Là règne sur les cieus la seule créature
Qui jamais du péché n'ait connu la souillure ;
Là rayonne et fleurit
Ce lys de pureté dont la chaste corolle
Conçut et produisit un jour à la parole
De l'éternel Esprit.

Là j'ai vu notre Père, ô peuple catholique,
Prosternant humblement son front apostolique,
Prier avec ferveur,
Pendant que les élus qui formaient son escorte,
En joignant les deux mains, invoquaient de la sorte
La Mère du Sauveur :
« Voici ton serviteur, ô Vierge salutaire !
« Celui qui proclama le sublime mystère
« De ta Conception !
« Quand le ciel tressaillait sous sa voûte éternelle
« En te voyant briller d'une gloire nouvelle
« Dans la sainte Sion ! »

Ils disent et, pendant que les cieus font silence
Devant l'Être divin qui de sa propre essence
A jamais se nourrit,
La Vierge s'est levée, elle quitte son trône,
Puis sur le front de Pie elle met la couronne
Et regarde, et sourit.

Et comme un rayon d'or dans l'onde fraîche et pure,
Ainsi se refléta, de figure en figure,
Ce sourire béni.
Et le Ciel ne fut plus qu'un immense sourire,
Semblable à l'océan quand le soleil se mire
Dans son cristal uni.

Et l'éther s'embrasa comme à l'heure où l'aurore,
Inondant de ses feux l'azur qu'elle dévore,
Empourpre l'Orient,
Et noyant toute chose en son éclat sublime,
Une gloire sans nom répandit dans l'abîme
Son flot luxuriant.

Et tout cet infini de lumière et de flamme
Bientôt ne parut plus, à l'œil troublé de l'âme,
Qu'un déluge de feu...
Toute forme expira devant ma vue éteinte —
Et là se termina cette vision sainte :
O frères ! Gloire à Dieu !

VICTOR CHRÉTIEN.

LETTRE DE FRANCE

PARIS, le 6 mars 1878.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai longtemps balancé à prendre mon parti sur le désir que vous m'avez exprimé ; je ne savais lequel me serait le plus difficile : de vous refuser ou de faire ce que vous me demandiez au sujet des Universités catholiques. Pour tracer aux lecteurs de la *Voix de l'Ecolier* un tableau fidèle des efforts héroïques de la France croyante dans la formation de ces Universités, il ne suffirait pas de quelques lignes écrites à la hâte dans les courts loisirs dont peut disposer un professeur dans une maison naissante, il faudrait des volumes préparés par de longues et difficiles recherches. J'aime pourtant mieux manquer aux règles de la prudence en cherchant à vous satisfaire qu'aux devoirs de l'amitié, en me refusant à ce que vous demandez.

Vous vous rappelez que la liberté de l'enseignement supérieur fut accordée à la France en 1875. Pour comprendre la nécessité de cette loi sur l'enseignement libre, il faut connaître ce que c'est que l'enseignement de l'Etat ; je vous dirai à ce sujet ma pensée toute entière avec le plus de clarté possible. L'enseignement de l'Etat n'est pas directement anticatholique, il n'est pas antichrétien, mais il lui manque trois caractères essentiels à tout bon enseignement : l'orthodoxie, l'unité et la constance, il lui manque surtout le sentiment religieux. Pour ne parler que de ce dernier point, la religion de l'Université est une espèce d'éclectisme dont le symbole paraît être : "*Ne quid nimis*". Inclinez-

vous devant le bon Dieu, ne vous prosternez pas. Avez-vous à parler de l'Eglise, de la Papauté, n'abordez pas le dogme, tournez la difficulté en présentant votre sujet sous un aspect historique ou poétique ; il ne faut se brouiller ni avec les protestants ni avec les libres-penseurs. Dites que l'Eglise est une magnifique institution qui a fait de grandes choses *en son temps* ; que les moines étaient *libéraux* ; qu'ils ont copié beaucoup de livres ; que plusieurs papes ont protégé les sciences et les lettres ; ne dites pas que l'Eglise a une origine divine, n'affirmez pas non plus le contraire ; si l'on vous presse, dites carrément " que cela ne vous regarde pas, " insinuez même qu'il n'est nullement nécessaire de résoudre cette question.

Il est facile de comprendre après cela que l'action de l'Université est réellement désorganisatrice ; elle ne tue pas la foi, mais elle la laisse mourir ; elle n'excite pas les passions, mais elle leur lâche la bride. Permettez-moi, pour conclure, de mettre sous les yeux de vos lecteurs quelques réflexions de M. Bénézet, rédacteur de l'excellente feuille *L'Echo de Toulouse* : " Il faut le reconnaître, la France est à refaire moralement. Ses idées ont été faussées, ses mœurs altérées, son caractère énervé, tous les ressorts de son intelligence et de sa volonté ont été usés, presque anéantis pendant les secousses violentes et en sens contraire qu'ils ont éprouvées pendant tout un siècle. Il faut rendre aux esprits leur rectitude et leur vivacité, aux mœurs leur austérité, aux caractères leur énergie... Mais qui fera cette réforme ? Ce n'est pas l'Etat, sous quelque forme qu'il soit régi, c'est nous, catholiques, que la divine Providence a armés récemment de ce puissant instrument d'action (l'Université catholique). Le rôle de l'Etat s'il est en bonnes mains, c'est de nous maintenir, de nous accorder la jouissance de cette liberté si importante, si précieuse et si péniblement conquise. "

Les catholiques se sont mis à l'œuvre : Paris est à la tête du mouvement, Lille, Angers, Lyon, Toulouse, Bordeaux rivalisent de zèle et d'activité. Je ne puis aujourd'hui vous parler que de la première de ces villes. L'Université catholique de Paris s'est formée successivement pendant l'année scolaire 1875-76. La faculté de droit commençait ses cours le 15 novembre, celle des lettres un mois après, celle des sciences au commencement de janvier 1876, et, le 15 mars seulement, les trois facultés étaient regardées par l'Etat comme Université libre.

L'inauguration religieuse avait eu lieu, le 10 janvier, à l'église des Carmes en présence de plusieurs prélats, des principaux membres du clergé séculier et régulier, de M. le Supérieur et de MM. les étudiants de l'école des Carmes, de tous les professeurs et étudiants des trois facultés et d'un bon nombre de personnages dis-

tingués, la plupart bienfaiteurs de l'œuvre. Pendant la Messe, célébrée par Son Eminence, on chanta solennellement le *Credo* et le *Sub tuum*. Toute l'assistance mêlait sa voix au chant du chœur, le recueillement était profond ; quelque chose de surnaturel se passait dans les âmes, mais ce recueillement devint de l'enthousiasme pendant le discours, où Son Eminence communiqua à l'auditoire les espérances dont son cœur était rempli, espérances fondées sur le dévouement et le zèle de tous ceux qui avaient pris part à la fondation de l'Université. La bénédiction du S. Sacrement termina cette cérémonie qui fut comme le baptême de l'Université catholique.

La rentrée de l'année scolaire 1876-77 se fit avec le même cérémonial et la même assistance. Le 25 janvier 1877 on eut l'heureuse idée de profiter de la présence des Evêques fondateurs, au nombre d'environ 40, pour faire une distribution solennelle des diplômes et des prix décernés aux élèves à la fin de l'année précédente. Depuis un an la nouvelle Université était à l'œuvre, elle comptait déjà des succès incontestables, le nombre des élèves s'était accru, leur bonne tenue et leur assiduité jointes à leurs progrès dans les études attiraient l'attention du public. La séance du 25 janvier en donna un témoignage authentique et solennel.

Je regrette de ne pouvoir vous donner en entier les rapports présentés en cette circonstance sur les trois facultés. Je dois me borner à une courte analyse. " Notre procédé spécial d'enseignement — dit M. Terrat professeur de code civil — se résume en un seul mot : *nous nous occupons beaucoup de nos élèves*. Nous poursuivons deux buts : les forcer au travail et créer entre eux et le professeur des relations suivies. " Au commencement de chaque leçon se fait un appel et les absences sont notifiées aux parents ; un examen établi pour le milieu de l'année présente deux avantages : il force les élèves à revoir toutes leurs matières et il leur donne l'habitude de l'examen à certains jours, le professeur fait une leçon supplémentaire et interroge ses élèves, des conférences entre ceux-ci excitent l'émulation. Pour atteindre le second but, chaque étudiant est invité à choisir parmi les professeurs un patron spécial auquel il peut s'adresser en tout temps avec l'assurance d'être écouté. Les étudiants, du reste, savent apprécier le dévouement dont ils sont l'objet : leur conduite est irréprochable et leurs succès répondent à leur conduite. Déjà 62 candidats ont passé devant le jury mixte : 12 ont été ajournés et 50 admis ; de plus, sur les 29 qui se sont présentés devant les facultés de l'Etat, 23 ont été admis. M. Terrat terminait son rapport en disant : " Notre passé nous donne les meilleures espérances pour l'avenir. L'année dernière nous comptions 117 élèves, aujourd'hui nous en

comptons plus de 200. Mais notre espoir nous le plaçons avant tout en Dieu. Notre devise est de ne regarder ni en arrière ni en avant, mais en haut."

M. Nisard, doyen de la faculté des lettres, passa en revue toutes les branches de sa faculté : philosophie, littératures française, grecque et latine, poésie, éloquence, histoire, géographie. Dans toutes ces branches, il constate beaucoup de zèle et de science de la part des professeurs, beaucoup d'assiduité et de progrès de la part des étudiants non moins nombreux que dans la faculté de droit, sans compter les auditeurs de tout âge qui assistent à un grand nombre de leçons sans se faire inscrire. Il faut voir ces professeurs à l'œuvre pour juger de l'intérêt qu'ils mettent dans leurs leçons ; pour ma part, je n'ai jamais éprouvé autant d'attrait pour la géographie que lorsque j'ai pu entendre M. l'abbé Durand faisant voyager son auditoire dans les steppes de la Russie ou à travers les ruines du Turkestan. Sous sa parole, la géographie n'est plus une science aride, une sèche nomenclature, c'est un panorama où viennent s'étaler tour à tour les découvertes les plus remarquables de la science, les scènes les plus émouvantes ; c'est en même temps un drame dont toutes les péripéties se relient admirablement à la grande œuvre de la création et de la rédemption du monde.

Que vous dirai-je de la faculté des sciences ? C'était la plus difficile à créer à cause des ressources matérielles qu'elle exige ; aussi, a-t-elle été formée en dernier lieu, mais elle n'a pas tardé à se mettre au niveau des deux autres ; elle peut prouver maintenant que si la liberté de l'enseignement supérieur est de nature à exercer quelque influence sur le niveau des études scientifiques, ce n'est assurément pas pour l'abaisser. Tout en mettant de côté les controverses épineuses que les programmes officiels ont d'ailleurs écartées jusqu'ici du chemin qui conduit aux grades universitaires, les professeurs de cette faculté n'ont jamais manqué d'affirmer leurs croyances et de les mettre à leur véritable place, au-dessus de tous les systèmes. C'est à l'aide du flambeau de la foi qu'ils ont essayé d'éclairer ces graves problèmes que le matérialisme moderne se plaît à couvrir de ses ombres malsaines.

Il faut que je vous dise, en terminant, un mot de la bibliothèque. Elle occupe une vaste salle très-bien éclairée. Les principales divisions sont : le droit qui a fourni 2500 volumes, les lettres 2000, les sciences près de 4000. Cette collection déjà importante augmente tous les jours. On remarque un traité des champignons enrichi des planches les plus précieuses et qui est unique à Paris ; ce traité se compose de soixante petits volumes dont chacun est estimé à plus de

500 francs. La bibliothèque est ouverte, pendant toute la durée de l'année scolaire, de 8 h. du matin à 9 h. du soir ; c'est la seule à Paris qui soit ouverte aussi longtemps. C'est une immense ressource pour les élèves qui peuvent ainsi utiliser leurs loisirs, à quelque heure qu'ils se trouvent libres.

E. B.

INFORMATIONS DIVERSES

Le 17 mars a été célébré, avec le cérémonial traditionnel, la fête patronale de notre bien-aimé Directeur. Réunis dans la salle de récréation, les élèves ont présenté une adresse de félicitations au R. P. Beaudry qui, comme toujours, a su trouver dans son cœur de belles et touchantes paroles pour répondre aux sentiments exprimés au nom de la nombreuse famille dont il est le Père vénéré. Le lendemain, jour de grand congé, la fête se termina par un salut solennel du T.-S. Sacrement.

Les prières des Quarante Heures, avec leur cortège de cérémonies imposantes, ont eu lieu, au Collège, les 14, 15 et 16 de ce mois. Durant ces jours de grâces et de bénédictions, le splendide autel de notre sanctuaire a, comme de coutume, revêtu sa plus belle parure de fleurs et sa plus riche couronne de lumières pour servir de trône à la Majesté divine. Puisse le Seigneur, dans sa clémence, avoir exaucé nos vœux et nos supplications !

Nous apprenons avec plaisir que MM. J. Laprohon et N. Roberge ont été admis à la pratique de la médecine. On nous annonce également que MM. A. Foucher, L. Masse et L. Grandpré ont subi avec succès l'examen du baccalauréat en médecine.

Nous remercions cordialement MM. les Rédacteurs du *Spectator*, du Collège St-François à Brooklyn, des bonnes paroles qu'ils adressent à la *Voix de l'Écolier*.

LISTES DE SEMAINE

COURS LATIN.

	Liste du 24 mars.	Liste du 31 mars.
<i>Rhetorique</i>	M. Tellier, St-Mélanie	M. Tellier, St-Mélanie
<i>Belles-Lettres</i>	E. Lessard, St-Jean-de-Matha
<i>Versification</i>	E. Perreault, Joliette
<i>Syntaxe</i>	S. Rochette, St-Barthélemy	O. Gadoury, Borthier

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 24 mars.	Liste du 31 mars.
4e Année Clas. d'aff.	P.-X. Brûlé, St-Didace	P.-X. Brûlé, St-Didace
3e " {	Franc... O. Lavallée, Borthier	O. Lavallée, Borthier
	Ang..... O. Lavallée, Borthier et C. Robillard, Lanoraie	O. Lavallée, Borthier
2e " {	Franc... R. Boulet, Joliette et E. Landry, St-Barth.	R. Boulet, Joliette et E. Landry, St-Barth.
	Ang..... R. Boulet, Joliette	R. Boulet, Joliette
1e "	O. Casabon, St-Élisabeth

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

Une excursion obligée est celle de Petropolis.

Petropolis est le plus couru, le plus justement célèbre des points renommés aux environs de Rio. C'est à cette petite ville, plantée sur les sommets des montagnes, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, que les habitants aisés de Rio viennent demander, l'été, un peu de fraîcheur et d'ombre ; c'est là que se réfugie la Cour, que se transportent la diplomatie, la politique et la finance, pour fuir un climat brûlant et les cruelles maladies qu'il engendre. Là, le thermomètre accuse une différence de 15° centigr. ; les nuages y couvrent souvent le ciel, et la pluie y rafraîchit parfois la terre. C'est réellement la ville d'eau du Brésil, et l'on y mène, trois mois de l'année, une douce existence, variée de plaisirs calmes et champêtres.

A peine y voit-on quelques rues qui rappellent une ville : tout le reste est chalets et villas. L'empereur y possède un superbe palais. Les mules y abondent ; on sort beaucoup, on se montre partout, et c'est à qui organisera quelque joyeuse partie.

Petropolis est donc un charmant endroit. Il est, à vol d'oiseau, tout voisin de Rio ; mais quel voyage pour s'y rendre ! Il faut, d'abord, dans sa longueur, traverser la baie tout entière ; puis, un petit chemin de fer, qu'on a peine à prendre au sérieux, vous dépose au pied des montagnes ; enfin, la chaise de poste, attelée de quatre ou six mules, selon l'état du chemin, vous cahote, pour monter, trois heures durant. Toutefois, la route coupe en corniche et fort gracieusement le flanc de la montagne, et l'on jouit, sur tout le parcours, d'une vue ravissante qui ne fait qu'embellir à mesure qu'on s'élève.

Mais laissons les environs immédiats de la capitale du Brésil, et marchons vers l'intérieur.

Là les voyages deviennent plus difficiles, et bien autrement sérieux. Aussi n'y voit-on que ce qu'on peut, rarement ce qu'on veut.

Les chemins de fer de l'Empire sont, sans doute, en bonne voie d'extension, et l'empereur, tous les ans, inaugurant lui-même de nouvelles sections, encourage de son mieux ces utiles travaux ; mais le réseau exploité est encore bien insuffisant. Bientôt, le voyageur n'a plus d'autre ressource que la mule, et ce moyen de transport est toujours peu commode et fort dispendieux. Il faut, en effet, se pourvoir d'une ou deux mules pour soi, d'une autre pour son bagage, d'une encore pour son domestique, d'une surtout pour son guide. Cela fait, on le conçoit, tout un petit train de maison, toute une caravane ; et, dans ce pays où, souvent avec raison, la confiance n'est pas générale, ces animaux ne se louent pas, mais se vendent. Il faut donc les acheter, quitter

à s'en défaire à n'importe quel prix au retour ou à destination. On doit compter aussi avec les accidents prévus et imprévus : une mule peut facilement vous échapper, devenir malade, boiteuse, que sais-je encore ? Enfin, souvent un interprète est de toute rigueur, et ces messieurs se font assez largement rétribuer leurs services.

Dans un pays qui, comme le Brésil, n'a point ou peu d'industrie, en dehors des beautés de la nature et des mœurs indigènes, il n'y a de vraiment intéressant à étudier sur place que les produits particuliers de son sol, les métaux, les pierres précieuses, les bois, les cafés, les cannes à sucre, etc.

L'or, l'argent, le mercure, le cuivre, le plomb et le fer, le diamant surtout, mais aussi l'émeraude, le saphir, le rubis et la topaze, abondent, peut-on dire, dans le pays tout entier. La province du *Minas-Gerdes* [mines générales] est d'une richesse minérale exceptionnelle et pleine d'avenir ; mais jusqu'ici, le manque de bras et le chiffre restreint de sa population ne lui permettent d'exploiter qu'une infime partie de ses ressources : en effet, il n'y a pas de proportion entre 1,600,000 habitants et 20,000 lieues carrées de terrain. Cependant, cette province de *Minas-Gerdes* est la plus centrale comme la plus peuplée du Brésil.

L'exploitation de ces richesses, se faisant le plus souvent d'après les procédés connus, à l'européenne, n'a rien qui éveille particulièrement l'attention.

Il n'en est pas de même de la végétation, qui est extraordinaire et admirable. Les plantes les plus belles et les plus variées y croissent avec exubérance, et l'œil ne se lasse pas de les contempler. La flore brésilienne est peut-être la plus riche du globe, tant par l'abondance que par la variété des espèces : on en compte déjà au delà de dix-sept mille.

Quant aux bois, les forêts du Brésil renferment pour la construction, la menuiserie et l'ébénisterie les essences les plus précieuses qui se puissent trouver.

Mais la production de l'Empire, de loin la plus remarquable, le fruit naturel qui fait à la fois sa richesse et sa réputation, c'est sans contredit le café. Je tiens d'autant plus à en dire quelques mots, qu'il va nous mener en plein cœur du pays, au milieu des planteurs et au sein même de l'intéressante vie de *fazenda*.

L'intérieur du Brésil est essentiellement montagneux et boisé ; le sol est sec, argileux, et revêt ordinairement des tons rouges. Il était anciennement presque entièrement couvert de forêts vierges qu'ont en partie du moins remplacé de nos jours les immenses plantations de café dites *fazendas* ; on désigne sous ce nom l'ensemble de la propriété du planteur, appelé lui-même *fazendero*.

La *fazenda* comprend en premier lieu l'habitation des maîtres et toutes ses dépendances ; puis les séchoirs, les magasins et l'outillage affecté à la préparation du café ; enfin, la plantation elle-même avec les forêts qu'elle comporte.

Pour faire une plantation de café, on sème d'abord une pépinière où les jeunes plants se développent durant une année. Ce temps écoulé, on les arrache avec précaution pour les transporter à l'endroit qu'ils doivent définitivement occuper. Cet endroit est toujours un carré de forêt auquel

on a mis le feu, moyen primitif, mais pratique et avantageux à la fois ; car, laissées sur place, les cendres mêmes font l'office d'engrais et servent à féconder le terrain. A trois ans, le nouveau caféier commence à donner quelques fruits ; passé cet âge, il est en plein rapport. Il fournit même quelquefois deux récoltes par an, et cela durant trente ans, mais alors l'arbuste et le sol paraissent également épuisés. Quoiqu'on puisse en peu d'années, au moyen des engrais, rendre à la terre sa fécondité première, on aime généralement mieux abandonner la plantation pour en faire une toute nouvelle sur un autre carré de forêt.

C'est un étrange coup d'œil que celui de ces montagnes couvertes de caféiers soigneusement alignés. Ces arbustes taillés en ballon dépassent rarement la hauteur d'homme ; ils portent un feuillage luisant et d'un vert foncé ; leurs fruits sont nombreux, poussent sur la tige même des branches, et ressemblent à de petites cerises qui, de vertes deviennent successivement rouges et enfin noires, à la maturité. Chacun de ces fruits contient juxtaposés dans une enveloppe deux de ces grains de café que nous connaissons tous. Le travail du planteur consiste à récolter ce fruit, à le sécher, le séparer de son enveloppe, et le trier enfin pour en déterminer la qualité.

Je ne connais pas de plus intéressant spectacle, dans une *fazenda*, que celui de la récolte ou cueillette du café. Les nègres, hommes et femmes, sont disséminés çà et là dans la plantation, portant au dos des hottes, ou, attachées à leurs habillements, des corbeilles faites de roseaux et de bambous. C'est là dedans qu'en riant et en chantant ils amassent le café, tandis que leurs enfants, ravissants négriillons, réunissent en tas les grains qu'ils trouvent à terre. Aussitôt qu'une corbeille, qu'une hotte est remplie, elle doit être présentée à l'*Administrador* [intendant], qui, en échange, donne un jeton de métal indiquant la valeur du travail. Tout esclave, en effet, est taxé et doit un certain travail ; le reste lui est compté en argent ; et c'est ainsi qu'il peut, s'il est vaillant, s'amasser un pécule qui doit sinon le racheter à la longue, du moins lui adoucir un peu son rude état de servage.

Quand le café ainsi récolté n'est pas laissé sur place ou déposé dans des séchoirs voisins, il est chargé sur d'étranges charrettes, immenses paniers de jonc tressé reposant sur une paire de roues pleines et un essieu de bois qu'on ne graisse jamais. De là, cette musique infernale quoique poétiquement sauvage qu'on entend le soir, quand, par monts et par vaux, dociles et majestueux, six ou huit bœufs de la race romaine ramènent aux bâtiments de la *fazenda* ces chars remplis.

Sur un certain nombre de séchoirs en bitume, le café est déposé en petits tas, puis étendu en couches minces et ainsi exposé quelques jours au soleil ; ensuite il est mouillé, puis remis au séchoir, ce qui fait éclater son écorce ; enfin, passé aux machines et vans qui l'en dépouillent complètement. Les vieilles négresses se livrent tout le jour à l'ingrat et pénible travail de trier à la main tous les grains, qu'elles répartissent, suivant leur qualité, en diverses catégories. Ainsi trié, le café est pesé, étiqueté, mis en sacs ; ces sacs, de forte toile anglaise, se renferment dans d'autres sacs de

cuir destinés à les préserver de toute humidité. On charge le tout sur une trentaine de mules, portant chacune des sacs de quatre *urobas* [240 livres environ], et la *troka* [convoi de mules] part, sous bonne escorte, pour le lieu d'expédition le plus proche. Ces transports, qui se renouvellent fréquemment sont souvent fort longs et des plus pénibles, car les routes sont rares et hérissées d'obstacles. De bonnes voies de communication sont nécessaires au Brésil : il me semble que là où les produits de l'intérieur ont une telle valeur, de bons chemins seraient vite payés. C'est ici l'industrie privée du *fazendero* qui, pour ses propres besoins, en établit quelques-uns ; encore sont-ils bien rares et généralement en pitoyable état.

D. R.

(A continuer).

Vient de paraître

A

l'Atelier typographique de la *Voix de l'Écolier* du Collège Joliette :

MANUEL

de la

CONFRIERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTE AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. G. Mgr l'Évêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDEUR, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX (Relié en toile..... 25 CENTIMS.
(Relié en cuir..... 30 ")

Une réduction de 20 pour cent est accordée aux Maisons d'éducation pour toute commande excédant une douzaine d'exemplaires.

Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLÈGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

" LA VOIX DE L'ÉCOLIER "

DU COLLÈGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Écolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.